

## A L'ACADÉMIE

---

Séance du 23 novembre 1843.

CHARLES NODIER. — L'Académie, cédant à l'usage, a supprimé universellement la consonne double dans les verbes où cette consonne suppléait euphoniement le *d* du radical *ad*...

Moi. — J'avoue ma profonde ignorance. Je ne me doutais pas que l'usage eût fait cette suppression et que l'Académie l'eût sanctionnée. Ainsi, on ne devrait plus écrire *atteindre*, *approuver*, *appeler*, *appréhender*, etc., mais *ateindre*, *aprouver*, *apeler*, *apréhender*?...

M. VICTOR COUSIN. — Je ferai observer à M. Hugo que les altérations dont il se plaint viennent du mouvement de la langue, qui n'est autre chose que la décadence.

Moi. — M. Cousin m'ayant adressé une observation personnelle, je lui ferai observer à mon tour que son opinion n'est, à mes yeux, qu'une opinion, et rien de plus. J'ajoute que, selon moi, *mouvement de la langue* et *décadence* sont deux. Rien de plus distinct que ces deux faits. Le mouvement ne prouve en aucune façon la décadence. La langue, depuis le jour de sa première formation, est en mouvement; peut-on dire qu'elle est en décadence? Le mouvement, c'est la vie; la décadence, c'est la mort.

M. COUSIN. — La décadence de la langue française a commencé en 1789.

Moi. — A quelle heure, s'il vous plaît?

---

8 octobre 1844.

Voici ce qui m'a été conté à la séance d'aujourd'hui :

Salvandy dînait dernièrement chez Villemain. Le diner fini, on passa dans le salon, on causa. Huit heures du soir sonnant, les trois petites filles de Villemain entrent pour embrasser leur père et lui dire bonsoir. La dernière s'appelle Lucette ; sa naissance a coûté la raison à sa mère ; c'est une douce et charmante enfant de cinq ans.

— Eh bien, Lucette, lui dit le père, chère enfant, est-ce que vous ne direz pas une fable de La Fontaine avant de vous aller coucher ?

— Voilà, dit M. de Salvandy, une petite personne qui dit aujourd'hui des fables et qui fera faire un jour des romans.

Lucette ne comprit pas. Elle se contenta de regarder avec ses grands yeux étonnés Salvandy qui se pavanait.

— Eh bien, reprit Salvandy, Lucette, nous direz-vous une fable ?

L'enfant ne se fait pas prier, et commence avec sa petite voix naïve, ses beaux yeux honnêtes et doux toujours fixés sur Salvandy

On se croit aisément un personnage en France.

1845.

Au cours des représentations de la *Lucrèce* de M. Ponsard, j'eus avec M. Viennet, en pleine Académie, le dialogue que voici :

M. VIENNET. — Avez-vous vu la *Lucrèce* qu'on joue à l'Odéon ?

MOI. — Non.

M. VIENNET. — C'est très bien.

MOI. — Vraiment, c'est bien ?

M. VIENNET. — C'est plus que bien, c'est beau.

MOI. — Vraiment, c'est beau ?

M. VIENNET. — C'est plus que beau, c'est magnifique.

MOI. — Vraiment, là, magnifique ?

M. VIENNET. — Oh ! magnifique !

MOI. — Voyons, cela vaut-il *Zaire* ?

M. VIENNET. — Oh ! non ! Oh ! comme vous y allez ! Diable ! *Zaire* ! Non, cela ne vaut pas *Zaire*.

MOI. — C'est que c'est bien mauvais, *Zaire* !

## SÉANCE D'ÉLECTION

11 février 1847.

31 académiciens présents. Il faut 16 voix.

*Premier tour.*

Émile Deschamps.....	2 voix.
Victor Leclerc.....	14 —
Empis.....	15 —

Lamartine et M. Ballanche arrivent à la fin du premier tour. M. Thiers arrive au commencement du second; ce qui fait 34.

Le directeur demande à M. Thiers s'il a promis sa voix. Il répond en riant : — *Non*, et ajoute : — *Je l'ai offerte*. On rit.

M. Cousin, à M. Lebrun, directeur : — Vous ne vous êtes pas servi de l'expression sacramentelle. On ne demande pas à l'académicien s'il a *promis* sa voix, mais s'il l'a *engagée*.

*Second tour.*

Émile Deschamps.....	2 voix.
Empis.....	18 —
Victor Leclerc.....	14 —

M. Empis est élu. La nomination a été déterminée par Lamartine et M. Ballanche.

En sortant, j'ai rencontré Léon Gozlan, qui m'a dit : — Eh bien ? J'ai répondu : — Il y a eu élection. C'est Empis.

- Comment l'entendez-vous ? m'a-t-il dit.
- Des deux manières.
- Empis?...
- Et tant pis !

16 mars 1847.

Aujourd'hui, à l'Académie, en écoutant les poèmes, mauvais jusqu'au grotesque, qu'on a envoyés au concours de 1847, M. de Barante disait : — Vraiment, dans ce temps-ci, on ne sait plus faire les vers médiocres.

Grand éloge de l'excellence poétique et littéraire de ce temps-ci, sans que M. de Barante s'en doutât.

---

22 avril 1847. — Élection de M. Ampère. C'est un progrès sur la dernière. Progrès lent. Mais les Académies, comme les vieux, vont à petits pas.

Pendant la séance et après l'élection, Lamartine m'a envoyé par un huissier ces deux vers :

C'est un état peu prospère  
D'aller d'Empis en Ampère.

Je lui ai répondu par le même huissier :

Mais le destin serait pis  
D'aller d'Ampère en Empis

4 octobre 1847.

Je viens d'entendre M. Viennet dire : — *Je pense en bronze.*

29 décembre 1848. Vendredi.

Hier jeudi, j'avais deux devoirs à la même heure, l'Assemblée et l'Académie, la question du sel d'une part, de l'autre la question beaucoup plus petite de deux fauteuils vacants. J'ai pourtant donné la préférence à la dernière, voici pourquoi. Au palais Bourbon, il s'agissait d'empêcher le parti Cavaignac de tuer le nouveau cabinet ; au palais Mazarin, il s'agissait d'empêcher l'Académie d'outrager la mémoire de Chateaubriand. Il y a des cas où les morts pèsent plus que les vivants ; je suis allé à l'Académie.

L'Académie avait décidé brusquement jeudi dernier, à l'ouverture de la séance, à l'heure où personne encore n'est venu, à quatre ou cinq qu'ils étaient autour du tapis vert, qu'elle remplirait, le 11 janvier (c'est-à-dire dans trois semaines), les deux places laissées vacantes par MM. de Chateaubriand et Vatout. Cette étrange alliance, je ne dis pas de noms, mais de mots, — *remplacer MM. de Chateaubriand et Vatout*, — ne l'avait pas arrêtée une minute. L'Académie est ainsi faite; son esprit, cette sagesse qui produit tant de folies, se compose de l'extrême légèreté combinée avec l'extrême pesanteur. De là beaucoup de sottise et beaucoup de sottises.

Sous cette légèreté pourtant il y avait une intention. Cette étourderie était pleine de profondeur. Le brave parti qui mène l'Académie, car il y a des partis partout, même à l'Académie, espérait, l'attention publique étant ailleurs, la politique absorbant tout, escamoter le fauteuil de Chateaubriand pêle-mêle avec le fauteuil de M. Vatout; deux muscades dans le même gobelet. De cette façon, le public stupéfait se retournerait un beau matin et verrait tout bonnement M. de Noailles dans le fauteuil de Chateaubriand; peu de chose, un grand seigneur à la place d'un grand écrivain!

Puis, après l'éclat de rire, chacun se remettrait à ses affaires, les distractions viendraient bien vite, grâce au roulis de la politique, et, quant à l'Académie, mon Dieu! un duc et pair de plus dedans, un ridicule de plus dessus, la belle histoire! elle vivrait comme cela.

M. de Noailles est un personnage d'ailleurs considérable. Un grand nom, de hautes manières, une immense fortune, un certain poids de politique sous Louis-Philippe, accepté des conservateurs quoique ou parce que légitimiste, lisant des discours qu'on écoutait, il avait une grande place dans la Chambre des pairs; ce qui prouve que la Chambre des pairs avait une petite place dans le pays.

Chateaubriand, qui haïssait tout ce qui pouvait le remplacer et souriait à tout ce qui pouvait le faire regretter, avait eu la bonté de lui dire quelquefois, au coin du feu de M<sup>me</sup> Récamier, « qu'il le souhaitait pour successeur »; ce qui avait fait bâcler bien vite à M. de Noailles un gros livre en deux volumes sur M<sup>me</sup> de Maintenon, au seuil duquel une faute de français seigneuriale m'avait arrêté dès la première page de la préface.

Voilà où en était la chose quand je me décidai à aller à l'Académie.

La séance indiquée pour deux heures comme à l'ordinaire, s'ouvrit comme à l'ordinaire à trois heures un quart. Et à trois heures et demie...

A trois heures et demie, la candidature de M. le duc de Noailles, *en remplacement* de Chateaubriand, était irrésistiblement acclamée. — J'aurais mieux fait décidément d'aller à l'Assemblée.

26 mars 1850. Mardi.

J'étais arrivé de bonne heure, à midi.

Je me chauffais, car il fait très froid, la terre est couverte de neige, ce qui déplaît aux abricotiers. M. Guizot adossé à la cheminée me disait : — Comme membre de la Commission du prix dramatique, j'ai lu, dans ma seule journée d'hier, six pièces de théâtre ! — C'est, lui ai-je répondu, pour vous punir de n'en avoir pas vu jouer une seule pendant dix-huit ans.

En ce moment, M. Thiers s'est approché, et le bonjour s'est échangé entre les deux hommes. Le voici :

M. THIERS. — Bonjour, Guizot.

M. GUIZOT. — Bonjour, monsieur.

---

#### SÉANCE D'ÉLECTION

28 mars 1850.

M. Guizot présidait. A l'appel, arrivé à M. Pasquier, il a dit : — *Monsieur le chancelier...* Arrivé à M. Dupin, président de l'Assemblée nationale, il a dit : — *Monsieur Dupin.*

#### *Premier tour.*

Alfred de Musset.....	5 voix.
M. Nisard.....	23 —

M. Nisard est élu.

Aujourd'hui 12 septembre 1850, l'Académie travaillait au dictionnaire. A propos du mot *accroître*, on a proposé cet exemple tiré de M<sup>me</sup> de Staël :

« La misère accroît l'ignorance, et l'ignorance la misère. »

Trois objections ont surgi immédiatement :

1° Antithèse.

2° Écrivain contemporain.

3° Chose dangereuse à dire.

L'Académie a rejeté l'exemple.

---